

PARTIE LITTÉRAIRE  
HENRY DE PÈNE  
Rédacteur en Chef  
15 cent. le Numéro

Abonnements : 13 fr. 50 par trimestre. — Par an, 54 fr.

Mêmes prix  
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal  
97, rue Richelieu  
Adresser les lettres et les réclamations à M. E. MIGNOT, Administrateur.

# PARIS

Ancienne Gazette des Etrangers

H. DE PÈNE, DIRECTEUR-GÉRANT

PARTIE POLITIQUE  
F. DE LA PONTERIE  
Rédacteur en Chef  
15 cent. le Numéro

Abonnements : 13 fr. 50 par trimestre. — Par an, 54 fr.

Mêmes prix  
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal  
97, rue Richelieu  
L'Administration ne s'engage pas à rendre les manuscrits déposés.

## LES ÉLIGIBLES DE LA SEINE

PAR GEORGES BROWN



Le défaut d'espace nous oblige, à notre grand regret, à ne donner que des extraits de la plupart des professions de foi, dont quelques-unes atteignent des proportions considérables.

Il est inutile de dire que nous nous sommes appliqué à conserver de chacune d'elles les portions les plus importantes.

### 1<sup>re</sup> CIRCONSCRIPTION



Carnot

Né à Saint-Omer en 1801.

Un nom et un caractère.

Il avait quinze ans quand il prit avec son père la route de l'exil.

En quittant la France, le père et le fils s'arrêtèrent à Bruxelles, mais le gouvernement de la Restauration fit des démarches auprès du cabinet de La Haye, pour que le républicain Carnot fût expulsé, et les deux pères se réfugièrent en Prusse, et de là en Pologne.

Un républicain, à ce moment de la plus grande réaction, était un pestiféré. En passant dans les rues de Magdebourg, où il séjourna sept ans, le jeune Carnot entendit un homme qui disait à un autre, en le montrant du doigt : « C'est le fils du républicain. »

Rentré en France après la mort de son père, M. Carnot se fit inscrire au barreau de Paris, où il plaça peu ; à cette époque de sa vie, il se lia avec Bernard-Pierre Leroux, Jean Reynaud, qui l'entraînèrent dans le groupe saint-simonien. M. Carnot se sépara d'Enfantin à propos de la fameuse question de la femme.

Sous Louis-Philippe, il arriva à la Chambre (1839), et s'assit sur les bancs de l'opposition radicale. Après la révolution de 1848, il prend le portefeuille de l'instruction publique, et appelle auprès de lui ses deux amis Jean Reynaud et Edouard Charton.

Son court passage aux affaires lui permit d'améliorer le sort des instituteurs primaires, de faire décréter la gratuité de l'école normale, et d'introduire dans les écoles primaires l'enseignement agricole.

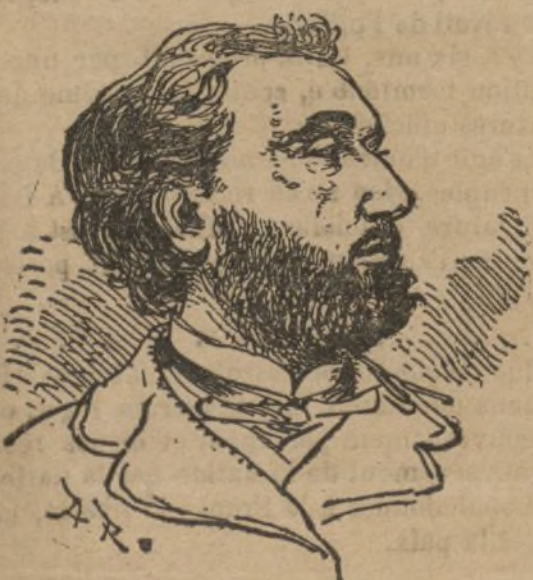
Ce fut lui qui créa l'école d'administration. Institution excellente qu'on se hâta de supprimer.

Rentré dans la vie privée après le coup d'Etat, il ne paraît au Corps législatif qu'en 1857 ; il avait été nommé député à Paris aux élections qui suivirent le 2 décembre, mais il avait refusé le serment.

M. Carnot parle peu — on peut dire qu'il ne parle pas. Il est cependant de bon conseil dans les comités. Il est à la fois modéré et inflexible dans ses opinions. Comme le chef de son père créé comte par Napoléon I<sup>er</sup>, — non-seulement il n'a jamais porté ce titre, mais il ne reçoit pas les lettres qui portent sur la suscription : M. le comte Carnot.

— Mon père, dit-il, a été fait comte malgré lui, c'est moi qui me suis donné ce titre. Je suis Carnot, fils de Carnot, et non M. de la Janolière.

On peut être l'adversaire de M. Carnot, personne ne peut lui refuser son estime.



Gambetta

Celui-là est tumultueux.

Démônstrations suivait le bord de la mer et parlait. Lui, à dû se faire accompagner, dans ses études de déclamation, par un gong-chinois. Il en a l'éclat, la turbulence sonore, l'effroyable crescendo.

Au fond modéré, et ne dédaignant pas les compagnies illustres ou mondaines. Député, il briserait la tribune pour faire l'éloge de Talleyrand.

Aujourd'hui, ultra-démocrate. Dans son passé, il a un discours, mais quel discours ! Autant valait un numéro de la Lanterne.

Sur le boulevard Montmartre, c'est un tribun : la tête renversée, l'œil à fleur de tête, la parole retentissante, il ne cause pas ; il improvise son dix-millème discours. Dans l'intimité, par-dessus tout un bon esprit.

S'il était élu, le service de la buvette à la Chambre exigerait des porte-voix.

### RÉPONSE AU CAHIER DE MRS ÉLECTEURS.

Citoyens électeurs, Ce mandat, je l'accepte ; A ces conditions, je serai particulièrement fier de vous représenter, parce que cette élection se fera librement aux véritables principes du suffrage universel ; Les électeurs auront librement choisi leur candidat.

Les électeurs ont déterminé le programme politique de leur mandataire : Cette loi, une fois conforme au droit et à la justice, est le premier jour de la République.

Donc j'ai accepté, à mon tour, la déclaration de ce programme et la revendication des droits dont vous me donnez la commission de poursuivre la réalisation à la tribune.

Comme vous, je pense qu'il n'y a d'autre souverain que le peuple, et que le suffrage universel, instrument de cette souveraineté, n'a de valeur, n'oblige et ne fonde qu'à la condition d'être radicalement libre :

La plus urgente des réformes doit être de l'affranchir de toute tutelle, de toute entrave, de toute pression, de toute corruption ;

Comme vous, je pense que le suffrage universel, une fois maître, suffirait à opérer toutes les destructions que réclame votre programme, et à fonder toutes les libertés, toutes les institutions dont nous poursuivons ensemble l'avènement.

Comme vous, je pense que la France, siège d'une démocratie industrielle, ne rencontrera la liberté, la paix, l'ordre, la justice, la prospérité matérielle et la grandeur morale, que dans le triomphe des principes de la Révolution française.

Comme vous, je pense qu'une démocratie régulière et loyale est, par excellence, le système politique qui réalise le plus promptement et le plus sûrement l'émancipation morale et matérielle du plus grand nombre, et assure le mieux l'égalité sociale dans les lois, dans les faits et dans les mœurs.

Mais, comme vous aussi, j'estime que la série progressive de ces réformes sociales dépend absolument du régime et de la réforme politiques, et que c'est pour moi un axiome en ces matières, que la forme emporte et résout le fond.

C'est d'ailleurs cet enchaînement et cette gradation que nos pères avaient marquée et fixée dans la profonde et complète devise, hors de laquelle il n'y a pas de salut :

Liberté, égalité, fraternité.

Nous voilà donc réciproquement d'accord ; notre contrat est complet. Je suis à la fois votre mandataire et votre dépositaire.

Je fais plus que consentir. Voici mon serment : Je jure obéissance au présent contrat et fidélité au peuple souverain.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

Liberté, égalité, fraternité.

S'il arrive au Corps législatif, je puis voter en son endroit, en le désignant comme l'un des vice-présidents possibles, le second probablement.

Prodigeux, n'est-ce pas ? Eh bien, cela s'est dit dans le même haut lieu déjà nommé.

### Chers concitoyens,

Si j'avais l'honneur d'être votre élu, je ne cesserais de revendiquer la liberté absolue de la presse, l'abolition du timbre et du cautionnement ;

L'application du jury à tous les degrés de juridiction ;

La liberté absolue de réunion, avec le droit de discuter les questions politiques, philosophiques, sociales et religieuses ;

La liberté d'association, sans aucune entrave ni réglementation ;

La suppression des armées permanentes, remplacées par l'armement de la nation ;

La séparation de l'Eglise et de l'Etat ;

La suppression du budget des cultes ;

L'instruction primaire gratuite et obligatoire, et l'instruction supérieure gratuite ;

La suppression des octrois, dont le travailleur supporte la plus lourde charge ;

L'établissement de l'impôt progressif et la suppression de tous les impôts indirects ;

La suppression du budget de la guerre et l'économie sur les gros traitements ;

La suppression de la magistrature inamovible, remplacée à tous les degrés par une magistrature élue ;

L'abolition du cumul ;

L'abolition de la peine de mort ;

La suppression de l'article 75 de la Constitution de l'an VIII et la responsabilité de tous les fonctionnaires publics ;

La suppression de toutes les lois qui portent atteinte à la liberté individuelle, et la révision complète de celles qui la protègent mal ;

Les communes, les départements administrés par des mandataires librement élus.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

C'est avec la résolution inébranlable de défendre les principes que je viens d'exposer, que j'accepte la candidature qu'un certain nombre d'entre vous m'ont offerte, et qu'un grand nombre, j'en espère, ratifieront.

nelle anglaise alterne avec les tissus de Colbert et les bronzes de Vauban ?

Messieurs les électeurs, Je ne devrais plus avoir besoin de me faire connaître, après avoir vécu, parlé, agi devant vous pendant quarante ans.

Rien n'est plus vrai. Et dans l'impossibilité où nous sommes, faute d'espace, de donner tout au long les circulaires de tous les candidats, nous avons pensé que la circulaire de M. Thiers était de celles que nous pourrions omettre avec le moins d'inconvénient pour tout le monde.

Le nom de M. Thiers n'est-il pas à lui seul un programme ?



Devinck

Chocolatier et conservateur.

Quand je dis conservateur... M. Devinck a cueilli les fleurs de l'opposition. Il était libéral nuance Thiers. Sous la présidence, il faisait partie du groupe de la rue de Poitiers.

Au plus fort du conflit engagé entre l'assemblée et le président, il se présenta comme candidat désagréable à l'Elysée. Proclamé représentant du peuple le 1<sup>er</sup> décembre 1851, il n'était plus le lendemain que fabricant de chocolat. Le coup d'Etat venait d'annuler son élection.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1851 fut un beau jour pour M. Devinck, beau jour sans lendemain. Les ouvriers de sa fabrique avaient fabriqué dans la nuit une statuette en chocolat qui représentait M. Devinck portant à sa boutonnière la rosette législative. Cette statuette lui fut offerte en grande pompe. M. Devinck eut devoir prononcer à cette occasion un discours ému. Je ne sais si la statuette a duré plus longtemps que le mandat.

M. Devinck ne tint pas longtemps rancune au coup d'Etat qui l'avait empêché de s'asseoir sur les banquettes de la représentation nationale ; il se laissa embrigader dans la commission municipale, et prit son nouveau rôle aussi au sérieux que s'il eût tenu ses nouvelles fonctions du suffrage de ses concitoyens. En 1857, nouvelle statuette en chocolat offerte par les ouvriers de la fabrique Devinck ; celle-ci représentait M. Devinck en uniforme de député, il venait d'être élu au Corps législatif.

En 1863, M. Devinck fut supplanté par son ex-chef de file, M. Thiers. Aujourd'hui le duel est encore entre ces deux anciens amis. M. Devinck aura-t-il une troisième statuette ?

De son prénom, il s'appelle Jules.

Son vrai titre à la députation est de vendre du chocolat à 1 fr. 25 la livre, mais le meilleur chocolat est le chocolat Perron. Voyez les annonces.

A MM. les électeurs de la 2<sup>e</sup> circonscription du département de la Seine.

Messieurs,

J'ai confiance en l'Empereur, dont les actes attestent les idées libérales.

La marche vers le progrès ne doit pas se ralentir ; mais il faut l'effectuer sans secousse. Les révolutions promettent la liberté sans être en état de la donner ; elles se font au dépens de la masse des citoyens, qui n'en recueillent que des souffrances : la ruine du commerce et de l'industrie, le chômage pour les travailleurs, l'indigence pour les rentiers, pour tous de pénibles épreuves ; aussi ont-elles toujours laissé derrière elles, comme traces de leur passage, des mesures restrictives dans notre législation, des suppléments d'impôts dans nos finances. Nos efforts doivent tendre à faire disparaître ces traces ; nous y parviendrons en restant dans la voie de l'ordre, en avançant dans celle de la liberté, et en évitant de faire tout pas rétrograde.

Un des moyens, selon moi, les plus propres à consolider cette confiance et à éloigner les agitations, consisterait à établir entre les ministres une homogénéité de vues et une solidarité d'action qui leur donneraient une plus grande force morale devant le chef d'Etat, aussi bien que devant le Corps législatif, sans pourtant déplacer le pouvoir d'initiative qui appartient à l'Empereur, sur lequel pèse, à juste titre, la principale responsabilité.

L'exercice du droit de réunion deviendrait plus sérieux par la pratique ; il est indispensable aux citoyens.

Je me suis prononcé plusieurs fois en faveur du système électif pour le vote de l'impôt affecté aux dépenses départementales ou communales. Les contribuables doivent avoir le droit de choisir leurs mandataires ; l'application de ce principe fondamental exigerait, j'en conviens, une organisation spéciale à Paris, pour se concilier avec les considérations d'ordre public qui se rattachent à la présence du siège des grands pouvoirs de l'Etat dans cette capitale.

Je n'ai pas hésité, toutefois, à rester au conseil municipal actuellement nommé par l'Empereur, conformément à la loi ; et je suis très honoré d'appartenir à ce conseil, toujours si préoccupé des grands intérêts de la cité et du bien-être de la population.

Président de la commission d'encouragement pour les études des ouvriers, j'ai concouru à la publication de l'œuvre remarquable des délégations ouvrières, et j'ai appuyé la réalisation de deux vœux importants contenus dans leurs rapports : l'abrogation de l'article 1781 du Code civil et de la loi sur les livres.

Dans l'accomplissement de mes fonctions, en relations continues avec des employés de l'Etat, dans le département de la Seine ou de la Ville, je constate que l'administration, qui est parfaitement honnête et intelligente, n'offre à ceux qui s'y présentent qu'une carrière souvent ingrate, les petits traitements n'étant plus en rapport avec l'élévation du prix de toutes choses. Cette situation appelle une réforme, qui serait juste et qui n'exigerait pas un accroissement de dépenses aussi considérable qu'on le suppose généralement.

Paris, le 3 mai 1869.

Paris, le 3 mai 1869.

dat, le budget des cultes, l'union de l'Eglise et de l'Etat.

Il y a vingt-deux ans que je demande la suppression de cette phrase : « Le catholicisme est la religion de la majorité des Français », parce qu'elle conduit fatalement à la religion d'Etat ; que je réclame la suppression du budget des cultes, du Concordat, la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat.

Depuis février, allié des cléricaux, M. Thiers s'est déclaré contre l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire ; il veut une armée nombreuse, forte, capable de conquête et de répression.

Je veux l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire ; je veux l'abolition de la conscription, l'instruction militaire obligatoire pour tous, la réduction de l'armée aux corps spéciaux et à des cadres recrutés par enrôlement volontaire.

M. Thiers veut, il est vrai, l'ordre et l'économie dans les finances ; le mauvais emploi des fonds de l'indigne, l'énormité des budgets l'épouvante ; mais en conservant le budget des cultes, le budget administratif, le budget de la guerre et de la marine, sur quoi réalise-t-il ses économies ?

Avec la suppression du salaire aux différents cultes, la réduction de l'armée et de la marine, il sera un jour possible de décharger le budget de près d'un milliard, sur lequel cent millions seraient immédiatement appliqués à l'instruction primaire, laïque, gratuite et obligatoire. Je demande la suppression des octrois, l'impôt unique et franchement proportionnel.

M. Thiers veut, ainsi que moi, l'abrogation de la loi de sûreté générale, mais il se contenterait de la liberté de la presse limitée aux lois de Septembre, du droit de réunion électorale ; il repousse le droit d'association politique.

Je suis pour la liberté absolue de la presse et de la tribune, du droit de réunion et d'association.

Il est le défenseur persévérant des droits prohibitifs et protecteurs, des industries privilégiées.

Je suis partisan convaincu de la liberté commerciale comme des autres libertés.

Enfin, après avoir combattu le suffrage universel comme une chimère, en avoir usé au 10 décembre 1848 pour faire élire le prince Louis-Napoléon président, il l'a restreint par la loi du 31 mai ; aujourd'hui il le sollicite en le supportant comme un mal transitoire.

Le suffrage universel, abandonné des mandataires officiels, délivré de l'influence des fonctionnaires, éclairé par l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire, est la base de ma foi politique.

Edmond, comte d'Alton Shée de Lignères.

Né le 1<sup>er</sup> juin 1810.

Ce ci-devant pair de France est une figure singulière : le corps d'un collégien, les traits fatigués d'un quinquagénaire endurci, l'esprit alerte, la parole inégale ; tantôt brillante et presque inspirée, tantôt pâteuse et traînante. S'il n'est pas aveugle, il ne s'en fait rien de guère. On a toujours envie de considérer ses violences comme des espiègleries. Est-ce uniquement la faute de son corps qui manque de gravité ?

La révolution de 1848, à laquelle il avait contribué par la parole et même à coup de fusil, comme il s'en vante, ne le récompensa pas. Il parla, il s'agitait avec bruit, mais sans fruit, puis disparut. Son socialisme de 1849 est presque un spectre en rupture de tombeau.

C'est un de ces enfants du siècle, dont Alfred de Musset, l'un des amis de sa jeunesse, publiait naguère la brillante confession. Lui-même a récemment publié le premier volume de ses Mémoires, où il est plus question du café de Paris et de la jeunesse dorée d'il y a trente ans, que des questions sociales et de la démocratie.

Veys 48, on l'a vu mener de front d'une façon assez piquante les plaisirs de salon et la fréquentation des assemblées populaires. Un beau soir qu'il devait jouer la comédie dans une maison amie, il se rendit d'abord à je ne sais plus quel club montagnard, portant sous son pantalon démocratique le maillot de soie d'Octave, des Caprices de Marianne, et derrière son paletot, le pourpoint de velours à oreilles du même seigneur de comédie. Tout l'homme est dans cette mascarade, qui était une espèce de bravade en même temps.

Je crains que le socialisme ne soit surtout pour lui une forme de débraillé social.

Citoyens !

Il est, je crois, inutile de dire pourquoi je combats le candidat officiel ou officieux ; mais je dois expliquer pourquoi je me porte contre M. Thiers.

Nous avons, lui et moi, sur tous les points, des convictions opposées.

A l'extérieur, il est l'adversaire de l'unité allemande ; il a sa lourde part de responsabilité dans la première et la deuxième expédition romaine pour maintenir le pape-roi ; il est le continuateur de l'ancien système d'équilibre européen, qui a pour conséquence la guerre.

Je veux l'application du nouveau droit fondé par la révolution, à savoir : Que les peuples s'appartiennent, non-seulement pour choisir la forme de leur gouvernement, mais pour s'allier entre eux, se rapprocher, s'unifier quand, unis de cœur, d'intérêt, de langage, ils ne sont plus séparés par des rois.

Le droit révolutionnaire est un principe de paix.

A l'intérieur, M. Thiers a toujours voulu une religion de la majorité des Français, le Concor-

dat, le budget des cultes, l'union de l'Eglise et de l'Etat.

Il y a vingt-deux ans que je demande la suppression de cette phrase : « Le catholicisme est la religion de la majorité des Français », parce qu'elle conduit fatalement à la religion d'Etat ; que je réclame la suppression du budget des cultes, du Concordat, la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat.

Depuis février, allié des cléricaux, M. Thiers s'est déclaré contre l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire ; il veut une armée nombreuse, forte, capable de conquête et de répression.

Je veux l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire ; je veux l'abolition de la conscription, l'instruction militaire obligatoire pour tous, la réduction de l'armée aux corps spéciaux et à des cadres recrutés par enrôlement volontaire.

M. Thiers veut, il est vrai, l'ordre et l'économie dans les finances ; le mauvais emploi des fonds de l'indigne, l'énormité des budgets l'épouvante ; mais en conservant le budget des cultes, le budget administratif, le budget de la guerre et de la marine, sur quoi réalise-t-il ses économies ?

Avec la suppression du salaire aux différents cultes, la réduction de l'armée et de la marine, il sera un jour possible de décharger le budget de près d'un milliard, sur lequel cent millions seraient immédiatement appliqués à l'instruction primaire, laïque, gratuite et obligatoire. Je demande la suppression des octrois, l'impôt unique et franchement proportionnel.

M. Thiers veut, ainsi que moi, l'abrogation de la loi de sûreté générale, mais il se contenterait de la liberté de la presse limitée aux lois de Septembre, du droit de réunion électorale ; il repousse le droit d'association politique.

Je suis pour la liberté absolue de la presse et de la tribune, du droit de réunion et d'association.

Il est le défenseur persévérant des droits prohibitifs et protecteurs, des industries privilégiées.

Je suis partisan convaincu de la liberté commerciale comme des autres libertés.

Enfin, après avoir combattu le suffrage universel comme une chimère, en avoir usé au 10 décembre 1848 pour faire élire le prince Louis-Napoléon président, il l'a restreint par la loi du 31 mai ; aujourd'hui il le sollicite en le supportant comme un mal transitoire.

Le suffrage universel, abandonné des mandataires officiels, délivré de l'influence des fonctionnaires, éclairé par l'instruction primaire, laïque, gratuite, obligatoire, est la base de ma foi politique.

Edmond, comte d'Alton Shée de Lignères.

Né le 1<sup>er</sup> juin 1810.

Ce ci-devant pair de France est une figure singulière : le corps d'un collégien, les traits fatigués d'un quinquagénaire endurci, l'esprit alerte, la parole inégale ; tantôt brillante et presque inspirée, tantôt pâteuse et traînante. S'il n'est pas aveugle, il ne s'en fait rien de guère. On a toujours envie de considérer ses violences comme des espiègleries. Est-ce uniquement la faute de son corps qui manque de gravité ?

La révolution de 1848, à laquelle il avait contribué par la parole et même à coup de fusil, comme il s'en vante, ne le récompensa pas. Il parla, il s'agitait avec bruit, mais sans fruit, puis disparut. Son socialisme de 1849 est presque un spectre en rupture de tombeau.

C'est un de ces enfants du siècle, dont Alfred de Musset, l'un des amis de sa jeunesse, publiait naguère la brillante confession. Lui-même a récemment publié le premier volume de ses Mémoires, où il est plus question du café de Paris et de la jeunesse dorée d'il y a trente ans, que des questions sociales et de la démocratie.

Veys 48, on l'a vu mener de front d'une façon assez piquante les plaisirs de salon et la fréquentation des assemblées populaires. Un beau soir qu'il devait jouer la comédie dans une maison amie, il se rendit d'abord à je ne sais plus quel club montagnard, portant sous son pantalon démocratique le maillot de soie d'Octave, des Caprices de Marianne, et derrière son paletot, le pourpoint de velours à oreilles du même seigneur de comédie. Tout l'homme est dans cette mascarade, qui était une espèce de bravade en même temps.

Je crains que le socialisme ne soit surtout pour lui une forme de débraillé social.

Citoyens !

Il est, je crois, inutile de dire pourquoi je combats le candidat officiel ou officieux ; mais je dois expliquer pourquoi je me porte contre M. Thiers.

Nous avons, lui et moi, sur tous les points, des convictions opposées.

A l'extérieur, il est l'adversaire de l'unité allemande



Si mon mandat était de servir la liberté, j'y ai été fidèle, car il n'est pas une liberté que je n'aie défendue.

J'ai aidé la liberté par des actes autant que par des discours.

Pour vous, patrons et ouvriers, j'ai travaillé à la loi sur les coalitions.

Pour vous, ouvriers, j'ai travaillé à la loi sur les associations coopératives et défendu la création de retraites contre les accidents.

Pour vous, écrivains, j'ai travaillé à la loi qui émancipe la presse de l'autorisation préalable et du régime discrétionnaire.

Pour vous, commerçants et industriels, j'ai travaillé à la loi sur les chèques, à la loi sur les sociétés, j'ai réclamé la liberté sans limites des associations et défendu la paix, qui est le premier de vos intérêts.

Pour vous tous, citoyens, j'ai travaillé à la liberté des réunions publiques.

Mon mandat était de servir la liberté, et non de poursuivre une œuvre de vengeance.

Contrôler, critiquer, contenir, améliorer : voilà ce que j'ai promis.

Je ne me suis pas engagé à renverser. Je refuse de m'y engager.

Si donc vous voulez une révolution, ne me nommez pas.

Si vous ne réclamez que la liberté, accordez-moi encore votre confiance.

Electeurs ! En 1857, je vous ai dit : Ne vous abstenez pas, et alors des voix violentes se sont élevées et ont dit : Ne l'écoutez pas, car c'est un traître. Et vous m'avez écouté, et aujourd'hui les voix violentes répètent : Ne vous abstenez pas.

Je vous dis à présent : Ne vous confiez pas à l'agitation révolutionnaire ; et des voix violentes s'élèvent encore, et elles disent : Ne l'écoutez pas, car c'est un traître. Ecoutez-moi, et les voix violentes répéteront plus tard : Ne vous confiez pas à l'agitation révolutionnaire.

Mon combat est le vôtre plus encore que le mien : c'est des chers concitoyens ! Si ne s'agitait que de ma personne, je ne braverais pas avec opiniâtreté tant de dégoûts.

Ne vous laissez pas entraîner, et rappelez-vous que les progrès durables s'accomplissent avec lenteur. Ce n'est pas en un jour que du grand mal en terre s'ébranle le chêne aux branches vigoureuses. Il n'y a de subtil que la tempête ; mais la tempête déracine, renverse, dévaste, et ne laisse après elle qu'un long souvenir d'effroi !

Emile Ollivier,

Né à Valenciennes en 1822

Bancel avait vingt-six ans en 1848, et passait déjà pour le tribun futur de la Révolution. Beau comme Barbarousse, solide d'allure, large de geste, il avait toute la grâce d'un girondin avec la vigueur d'un montagnard. Longue barbe blonde, œil clair, front vaste, la poitrine en avant, le jarret dur, la main fine quand, à la Chambre, il montait à la tribune, il plaisait à la fois aux tricolores et aux élégants. Sa voix, d'ailleurs, était plutôt sympathique que puissante, et il séduisit plus qu'il ne secoua son auditoire.

Il fit, en 1849, une propagande qu'on disait alors socialiste et qui était paysanne. Il courait la campagne, prêchant comme un Messie dans les hangars, les granges, la République nouvelle aux Jean Guérin de la ferme et des vignobles, qui attendaient la belle chantée par Pierre Dupont. Il les charmait par sa voix, son geste, sa phrase élegante et familière. Il était, disait-on, l'homme de la sociale. Sa tournée, où l'aventure se mêlait à la propagande, et ressemblait à un prosélytisme religieux, ardent, passionné, plein de danger, fut un triomphe complet. Il est donné à bien peu d'orateurs d'en obtenir.

Après avoir montré une telle activité, un tel entraînement quand il s'agissait de répandre la prédication dans les campagnes, il se montra à la Chambre, sinon timide, du moins dégoûté ! Il fallait que ses amis l'allaient chercher et le conduisissent à la tribune. Avait-il compris les vanités de l'art oratoire ? ou était-ce les événements qui l'avaient rempli de tristesse et d'abattement ?

Décembre vint. Bancel, qui avait obtenu un si grand succès dans sa propagande à travers les campagnes, et qui pouvait entraîner les foules par sa parole, fut inscrit parmi les hommes dangereux. Il eut la chance de n'être pas pris, grâce au sang froid et au courage d'une personne qui lui était chère.

Il dut s'en aller, proscrire, sur la terre d'exil ; il choisit la Belgique, et s'y fit professeur. C'est là que, depuis vingt ans, il a vécu avec ses espérances et ses convictions, exaltant la révolution française devant un auditoire étranger, faisant revivre devant les citoyens belges les personnages héroïques d'aujourd'hui légendaires, presque fabuleux, de la Convention à laquelle il eût pu appartenir.

Maintenant, après vingt ans d'exil, d'études et de prédication, il revient demander à ce peuple qu'il séduisit de lui rendre le mandat qui lui fut confié autrefois.

Mes chers concitoyens,

J'accepte la candidature que vous m'offrez, et voici ma déclaration de principes :

Il est des droits inaliénables, imprescriptibles, dont la revendication est éternelle.

Ces droits, qui dérivent de la nature de l'homme et de sa dignité, ont été proclamés par la Révolution française.

Il est temps, en effet, de reconquérir et d'exercer les droits sans lesquels les nations éternelles roulent et tombent de l'indifférence à la mort. Il est temps de reprendre nos vieilles traditions interrompues au 19 brumaire.

Qu'on ne dise pas de la France du dix-neuvième siècle ce qu'on a dit de la Rome impériale : Elle pouvait recouvrer la liberté, elle ne l'a pas voulu.

Concitoyens,

Je disais, il y a vingt ans : Je ne suis pas d'

ceux dont les principes flexibles changent avec les circonstances qui les dominent ; je suis de ceux qui sont dominés par leurs principes et qui leur restent fidèles.

Fortifiés par l'étude, justifiés par l'expérience, affirmés par l'exil, les idées politiques de ma jeunesse font la force, la consolation et l'espérance de mon âge mûr ; mais elles sont toutes contenues dans le programme de la démocratie radicale : il n'en est aucune qui ne soit conforme au génie de la Révolution.

Je les défends à l'Assemblée législative, et si vos suffrages m'imposent ce redoutable bonheur, je suis prêt à les défendre encore.

Salut et fraternité.

S. Bancel

4<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION

Picard

Né à Paris le 24 décembre 1831

Son plus vif trait d'esprit a été d'avoir eu de l'esprit.

Le genre sombre est occupé par Eugène Pelletan ; le solennel, par Jules Favre ; l'enroué, par Garnier-Pagès ; le muet, par Carnot. Il fallait à l'opposition un enfant terrible, sérieux et futile, un gamin docteur ; M. Picard le lui a donné.

Il en est presque devenu illustre.

Il a dans les tribunes du Corps législatif la popularité du zouave dans les faubourgs.

Ses traits ne sont que des piqueries ; mais les piqueries sont si nombreuses qu'elles mentent le corps en sang. Sa pointe n'est point redoutable, c'est à peine un aiguillon de picaador, mais il la lance d'une main si alerte qu'il est presque impossible de parer le trait.

Il a le don de l'exhilarance. Point bouffon, du reste, mais profondément gai, et d'une gaieté toute parisienne. Il semble ne prendre au sérieux qu'une seule chose, et peut-être a-t-il raison, en France ; c'est l'effet terrible d'un bon mot bien placé.

5<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION

PORTRAIT

REFUSÉ

PAR L'ORIGINAL

Georges Baudin

Le frère d'Alphonse Baudin.

Il y a eu malentendu.

Ce n'est pas le portrait de Georges que nous désirions.

C'était celui d'Alphonse.

Aux électeurs de la 5<sup>e</sup> circonscription.

Citoyens,

Vous m'avez appelé à vous représenter, afin de continuer les traditions et la mise en pratique des principes démocratiques d'Alphonse Baudin, mort le 3 décembre pour la grande cause du peuple.

C'est une carrière d'abbé et une vie entière de dévouement que vous m'avez offerte.

J'en ai compris la grandeur et toutes les charges.

J'ai accepté.

Alphonse Baudin a vécu et il est mort pour l'affirmation des principes communs à lui et à moi, avec cette foi vive que tout homme convaincu a dans ses croyances, et dont la réalisation, après la lutte, n'offre au combattant que la seule satisfaction d'avoir fait son devoir et bien mérité de la patrie.

Si je suis acclamé par vous, je marcherai d'un pas sûr, ferme et continu dans la carrière interrompue par sa mort.

Ces principes qui guidaient Alphonse et qui sont les miens, reposent sur des vérités éternelles, proclamées en 93, et dont la réalisation est encore attendue, quels que soient les sacrifices immenses qu'il ait faits le peuple pour l'obtenir.

Paris, le 11 mai 1869.

BAUDIN.

Garnier-Pagès

Né à Marseille en 1803.

L'homme aux grosses loupes, aux longs cheveux et aux larges cols.

Il me déplaît, ce faux patriarcat, avec sa rouerie politico-commerciale, son apparente honneur en affaires et sa très réelle, très tenace et très savante malice vis-à-vis des frères et amis.

C'est une fine mouche, vous dis-je, et des plus fines, des plus acharnées et des plus curieuses.

Sa première piquette fut une piquette de maître ; il se fit offrir, à lui pauvre diable de courtier vivant au jour le jour, la succession politique de son frère.

C'est aux Garnier-Pagès que revient l'honneur d'avoir, en France, jeté les bases d'un ARISTOCRATIE RÉPUBLICAINE. Depuis cette époque, nous avons eu la gens Cavaignac, la gens

Bethmont, la gens Ollivier, la gens Carnot, nous sommes même en train d'avoir la gens Baudin ; mais la gens Garnier-Pagès est la première en date, incontestablement.

Ce sont les premiers barons, les Montmorency de la République que ces Garnier-Pagès.

Ne souriez pas trop, électeurs, je suis plus sérieux que je n'en ai l'air. C'est ainsi, en définitive, que toutes les aristocraties se fondent peu à peu et sans qu'on s'en doute, sous les républiques comme sous les monarchies. Les aristocraties républicaines sont même les pires des deux ; elles durent et elles oppriment au nom de la liberté.

Et ne voyez-vous pas que déjà, à l'heure actuelle, nous sommes débordés par le népotisme-républicain ? Garnier-Pagès, récemment, vous offrait son gendre Dréo, et voilà que Pelletan en fait autant avec son Moqueux.

Tel se réclame de vous et demande que vous le nommiez député parce qu'il est le fils de son père ;

Tel autre, parce qu'il est le frère de son frère ;

Tel autre, parce qu'il est le gendre de son beau-père.

Tel autre, enfin, parce qu'il est l'oncle de son neveu.

Oui, l'oncle de son neveu. Exactement comme, en 1848, le prince de Joinville à l'égard du comte de Paris.

Après cela, vous me direz qu'en ce temps-là un très auguste personnage ne s'est point trop mal trouvé d'être le neveu de son oncle.

Alphonse Assolant

Né à Paris le 7 juillet 1829.

Existence houleuse. Trempe énergique. Tour à tour servant de maçons, ponceur de pierres lithographiques, placier, garçon de café, maître d'études, gar le mobile, déporté en Afrique, emprisonné dans un fort, d'où il s'évade presque aussitôt, il parvient en Espagne, où commence sa carrière d'écrivain par la création du *Journal de Madrid*.

Peu après il rentre en France, où il fonde la *Revue des races latines* et contribue à la création de la *Société nationale pour l'extinction du paupérisme*.

Aujourd'hui, il est rédacteur en chef et propriétaire du *Nain jaune*.

Lévy

Abd-el-Kader à la parole :

« Un jour, racontait le prisonnier d'Amboise à ses petits-enfants, un jour la fleur de l'utile pomme de terre, désolée de n'avoir par elle-même qu'un vulgaire parfum, imagina d'aller se frotter aux belles fleurs odorantes des jardins voisins. De cette façon, pensait-elle, l'abeille vigilante qui, tous les matins, m'apporte ses caresses, me trouvera et plus attrayante et plus belle. Et elle se frotta au lys, à la rose, au bleu, à mille autres fleurs encore. Mais l'abeille, le lendemain matin, quand elle vint à la fleur de pomme de terre, ne la reconnut plus et se dit : « On m'a changé ma bonne fleur de pomme de terre ; c'est n'est plus elle. » Et l'abeille passa. »

L'histoire que contait Abd-el-Kader, est tout bonnement celle de M. Lévy, maire du onzième arrondissement.

A qui, à quoi, où ne s'est pas frotté M. Lévy ?

Il s'est frotté à l'Eglise ; hier encore il baptisait une de ses cloches. Il s'est frotté à l'Empire ; avant-hier, il conduisait M. Duruy dans une école professionnelle. Il s'est frotté aux socialistes ; c'est un des meneurs des Sociétés coopératives. Il est bien avec les légionnaires, bien avec les orléanistes, bien avec les impérialistes, bien avec les républicains, bien avec le tiers, avec le quart, le demi et même l'entier parti.

— Comment donc alors de tous ces bien-là ne sort-il pas un très bien électoral ?

Ah ! voilà ! M. Lévy, le cher homme, a force de sentir trop bon, sent mauvais.

Electeurs, mes frères ! si je ne craignais de passer à vos yeux pour un vil agent d'élection, à cinq francs la journée....

— Dites toujours !

— Eh bien ! la fleur de M. Lévy... la fleur de M. Lévy....

— Sous cette fleur, y a-t-il une pomme de terre, au moins ?

— Honnêtes bourgeois ! braves ouvriers !... Il n'y a que cela !

Alfred Assolant

Né à Aube (Creuse), en 1827.

Sa vie est dans ses œuvres. Ancien élève de l'école normale, il quitta vite le professorat pour les lettres, comme ses camarades About, Sarcey, Weiss et compagnie. C'est un grand garçon solide ; épaules larges, pied montagnard ; style franc comme ses allures ; cœur profondément démocratique. Il fit jeune un voyage aux Etats-Unis, qui lui inspira quelques-uns de ses premiers écrits, et a déteint sur toute sa vie politique et littéraire.

L'été dernier, il circulait dans les rues de Paris sous un chapeau de paille à vastes bords, un chapeau par lequel il coiffait bien un publiciste brouillé avec le vain luxe des cours.

Journaliste, c'est au *Gaulois*, où il écrit encore, que M. Assolant a fait, selon nous, ses meilleurs articles. En 1864, c'est un article de lui qui valut au *Courrier du dimanche* une suspension de deux mois.

Romancier... mais, ce n'est pas de romans qu'il s'agit aujourd'hui.

On peut classer M. Assolant parmi les irréconciliables, quoiqu'il ne soit pas un revenant de l'exil.

Aux électeurs de la 5<sup>e</sup> circonscription de la Seine.

Citoyens,

Je sollicite l'honneur de vous représenter au Corps législatif.

Depuis dix ans, et l'un des premiers dans la presse, j'ai eu l'honneur d'être le correspondant de Madrid

réunion et d'association, la liberté de parler et d'écrire, la liberté d'enseignement, l'instruction primaire gratuite pour les deux sexes, l'application du jury à tous les procès civils ou politiques, l'élection des magistrats, l'élection des maires (y compris ceux de Paris et de Lyon), le rétablissement des conseils municipaux de ces deux grandes villes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat (le prêtre étant payé comme l'avocat et le médecin, par ceux qui l'emploient), l'abrogation de l'article 75 de la Constitution de l'an VIII, qui blesse l'égalité et couvre les fonctionnaires publics de la protection du conseil d'Etat.

Enfin, et par-dessus tout, j'ai réclamé la nécessité d'abolir les armées permanentes, si l'on veut diminuer le poids de l'impôt et mettre la liberté à l'abri de toutes les attaques.

Citoyens, il y a quatre-vingts ans la nation française témoigna par le choix de ses représentants sa ferme volonté d'être libre, et tout plaça devant elle. Qu'elle vote aujourd'hui comme en 1789 ; qu'elle soit unanime à redemander sa liberté, et nous verrons le terme de nos révolutions.

Guérout

Né à Radeport (Eure), en 1810.

Quand on voulait mettre hors de lui l'excellent et regretté Auguste Chevallier, on lui demandait s'il était vrai que sa fonction à Ménilmontant eût été de décrocher les bottes des saints-simoniens.

— Du tout, du tout, répondait le frère du grand Michel ; je les cirais, mais c'était Guérout qui les décrochait.

Aujourd'hui M. Guérout a changé de rôle. Il ne décroche plus, il crotte involontairement tout ce qu'il touche.

C'est ainsi que, en dépit d'un talent d'écrivain incontestable et d'une probité personnelle incontestée, il en est arrivé successivement à compromettre les causes qu'il voulait défendre et à fortifier celles qu'il voulait combattre.

Le catholicisme, dont il est l'ennemi systématique et rageur, se porte assez bien. On dirait que les attaques de M. Guérout lui tiennent lieu de frictions hygiéniques.

L'Italie, la Prusse, dont il a servi les affaires, se portent assez mal, et ne jouissent pas précisément, parmi nous, d'une grande popularité.

Cela tient à ce que l'honorable M. Guérout manque absolument de mesure dans sa conduite. Il va sans cesse d'un extrême à l'autre. On l'a bien vu en 1848. La veille il était l'ami et l'employé de M. Guizot ; le lendemain il écrivait dans la *Republique*, l'un des organes les plus violents de la révolution démocratique et sociale.

Du calme, Monsieur Guérout, et plus de moelleux dans le coup de brosse ! Que diable nous ne sommes plus à Ménilmontant, et les hommes dépendent à être frottés plus doucement que les souliers.

Signes particuliers. — M. Guérout est un apôtre fervent de Gain-Paris-Chevé, et de leur méthode. Il faut toujours qu'il soit l'apôtre fervent de quelque chose. M. Guérout ! Il adore la musique de chambre, et son salon est un véritable orchestre en permanence. L'instrument de prédilection de M. Guérout est la contrebasse ; mais à l'occasion il ne dédaigne pas la petite flûte. Il faut toujours qu'il joue de quelque chose, Monsieur Guérout !

Messieurs,

Je vous avais promis de ne porter au Corps législatif ni opposition factieuse, ni complaisance servile ; je crois avoir été fidèle à ma parole. Si j'ai eu moins à louer et plus à blâmer que je ne l'espère, peut-être jugerez-vous que ce n'est pas à moi que la faute en doit être imputée. Dans les questions intérieures, extérieures, municipales, je me suis appliqué à faire prévaloir les idées de paix, de progrès régulier, de liberté sérieuse, de contrôle efficace, qui sont aujourd'hui le vœu de tous les esprits éclairés. J'ai obéi à cette pensée dominante, que le pays, en aspirant à redevenir de plus en plus maître de ses destinées, ne voulait plus de ces révolutions, de ces secousses violentes qui, en effrayant les intérêts, ne servent que les ambitieux.

Si je me hasarde à reproduire de nouveaux ces documents, c'est uniquement dans l'espoir que vous reconnaîtrez dans le député que vous avez nommé, une sincérité entière, une certaine exaltation, et peut-être quelque courage à exprimer et à maintenir, en face d'un auditoire prévenu, certaines vérités contestées, vous voudrez bien lui accorder une estime plus précieuse encore pour lui que vos suffrages.

Paris, 28 avril 1869.

Raspail (François-Vincent)

Né à Carpentras, le 29 janvier 1794

Il a écrit une fois, et il pense toujours que « s'il était le gouvernement », son premier soin serait de décréter : que tout ouvrier, tout ouvrier, tout apprenti, ne seraient admis le matin à l'entrée des ateliers et manufactures qu'à la condition d'avoir la cigarette aux lèvres. Cigarette de camphre, cela va de soi.

D'ailleurs, extrêmement radical, et tout comme Vallès, voulant « la liberté sans rivages ».

Est et a toujours été le médecin des pauvres : sa fortune est considérable.

Excellent chimiste, il se fait fort de trouver de l'arsenic dans tous les fauteuils ; démocrate radical, il a doté la classe ouvrière d'une recette pour faire le pot-au-feu qui n'a pas sa pareille.

Raspail s'est retiré depuis plus de quinze ans dans un pain de camphre, et avait dit adieu à la politique.

Quelle mouche le pique aujourd'hui et le ramène à ses premières amours ? Caprice de vieillard, sans doute, qu'il serait peut-être dangereux de contrarier. Les électeurs, qu'il aime tant à appeler ses chers enfants, le comprendront-ils ?

Mes chers concitoyens,

Vous m'avez demandé de vous représenter à l'Assemblée législative. J'accepte votre mandat, j'abandonne en partie mes études ; mais voici à quelles conditions, qui seront sans aucun doute les vôtres.

A l'ouvrage, enfants, aidez-moi à m'y mettre, en me nommant.

Ainsi, économie morale, économie dans les impôts, augmentation de la fortune publique et privée ; bonheur de la vie qui fait vite et réclame tous nos soins ; liberté illimitée de la pensée et de la presse ; rapprochement de toutes les classes de la société, par l'instruction commune, gratuite et obligatoire, par la formation progressive des associations, qui ne laissent jamais le travailleur sans ouvrage rémunérateur et salubre, ni le malade sans secours, ni l'égare sans conseil et sans les consolations qui ramènent et préservent ; enfin, amélioration constante et sans déviation et sans guerre civile, guerre impie organisée d'une manière occulte par les hommes qui se disent libres.

Ne gaspillons pas, mes enfants, la vie qui est si courte et qui serait si belle à parcourir si nous savions nous entraider les uns les autres, en discutant paisiblement nos intérêts, sans nous diviser par nos querelles.

Maintenant, citoyens électeurs, après ce court préambule, faites votre choix, et m'écoutez-vous de ceux qui vous trompent ; ce n'est pas moi qui y perdrai si vous en trouvez un plus digne que moi de remplir votre mandat.

Je vous serre les mains quand même.

Raspail

Né à Paris en 1823

Doux et triste.

Peu d'originalité, si ce n'est dans les réunions publiques, où cette tête froide, et d'une expression simple, contraste avec les physiognomies passionnées qui l'entourent.

De la plus ancienne et la plus honorable bourgeoisie de Paris, son nom n'est pas attaché à un palais comme s'il était un noble de Florence ou de Venise ; il l'a donné à un hôpital.

Pour causer avec lui, mettez un pauvre en liers : cet homme, un peu sec tout à l'heure et presque inattentif, vous écoute, ra, soupçonnant qu'il y a quelque charité sous roche.

Il est difficile de parler de ses opinions politiques ; en a-t-il jamais parlé lui-même ? On pourrait croire jusqu'à trois parties qui le revendiquent sans qu'il appartienne à aucun ; et s'il n'est pas républicain, il ne fait en public que l'éloge de Lincoln.

Peu de fougue et beaucoup de foi. — Un

6<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION

Guérout

Né à Radeport (Eure), en 1810.

Quand on voulait mettre hors de lui l'excellent et regretté Auguste Chevallier, on lui demandait s'il était vrai que sa fonction à Ménilmontant eût été de décrocher les bottes des saints-simoniens.

— Du tout, du tout, répondait le frère du grand Michel ; je les cirais, mais c'était Guérout qui les décrochait.

Aujourd'hui M. Guérout a changé de rôle. Il ne décroche plus, il crotte involontairement tout ce qu'il touche.

C'est ainsi que, en dépit d'un talent d'écrivain incontestable et d'une probité personnelle incontestée, il en est arrivé successivement à compromettre les causes qu'il voulait défendre et à fortifier celles qu'il voulait combattre.

Le catholicisme, dont il est l'ennemi systématique et rageur, se porte assez bien. On dirait que les attaques de M. Guérout lui tiennent lieu de frictions hygiéniques.

L'Italie, la Prusse, dont il a servi les affaires, se portent assez mal, et ne jouissent pas précisément, parmi nous, d'une grande popularité.

Cela tient à ce que l'honorable M. Guérout manque absolument de mesure dans sa conduite. Il va sans cesse d'un extrême à l'autre. On l'a bien vu en 1848. La veille il était l'ami et l'employé de M. Guizot ; le lendemain il écrivait dans la République, l'un des organes les plus violents de la révolution démocratique et sociale.

Du calme, Monsieur Guérout, et plus de moelleux dans le coup de brosse ! Que diable nous ne sommes plus à Ménilmontant, et les hommes dépendent à être frottés plus doucement que les souliers.

Signes particuliers. — M. Guérout est un apôtre fervent de Gain-Paris-Chevé, et de leur méthode. Il faut toujours qu'il soit l'apôtre fervent de quelque chose. M. Guérout ! Il adore la musique de chambre, et son salon est un véritable orchestre en permanence. L'instrument de prédilection de M. Guérout est la contrebasse ; mais à l'occasion il ne dédaigne pas la petite flûte. Il faut toujours qu'il joue de quelque chose, Monsieur Guérout !

Messieurs,

Je vous avais promis de ne porter au Corps législatif ni opposition factieuse, ni complaisance servile ; je crois avoir été fid

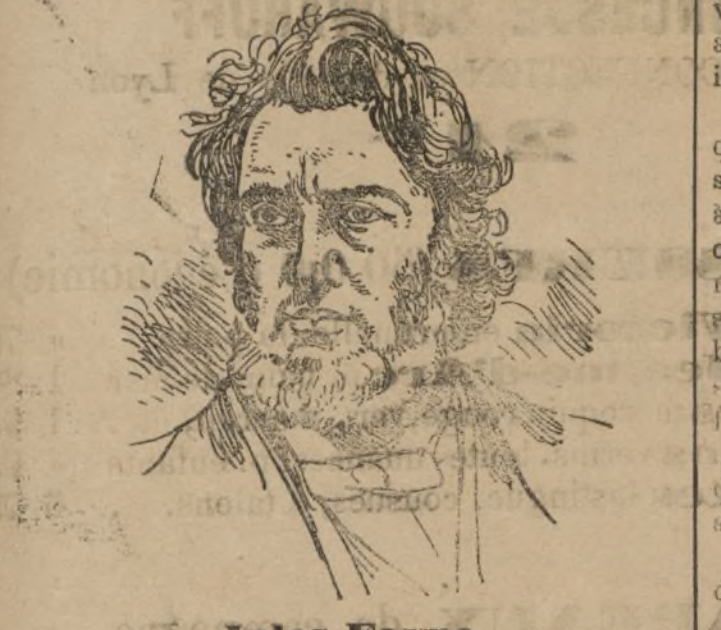


onnéte  
frages,  
sont  
les par-  
expé-  
par  
lois au  
forme,  
ance la  
ues-una  
onner,  
fier si  
de plus  
le nom,  
es et la  
de Paris  
e, tous  
ent par  
torage,  
très ac-  
urisme  
res fan-  
entendu  
onorable  
d'un  
une de  
ourrais.  
- bon-  
présent,  
urré de  
té d'af-  
re cela.  
a de sa  
poète  
meime,  
rissime  
rée aux  
grouil-  
se, fait  
des, les  
oches...  
t tout  
publica-  
x par-  
t temps  
at politi-  
le pre-  
mani-  
des can-  
s la vie  
Paris, la  
jamais  
ter plus  
Reven-  
en face  
scrits,  
don, qui  
la sécu-  
ocratie,  
es les li-  
t qu'elle  
n admi-  
à l'an-  
t; il exis-  
Eglise  
sion n'est  
a valu  
tion ro-  
rope, et

tend inces samment, parmi nous, à faire dé-  
générer les questions politiques en querelles re-  
ligieuses;  
La France n'aura pas la liberté, tant qu'elle  
ne possèdera pas une justice sérieusement indé-  
pendante du pouvoir;  
La France n'aura pas la liberté, tant qu'elle  
s'obstinera dans le système des armées perma-  
nentes, qui entretiennent d'un bout de l'Europe  
à l'autre l'esprit de haine et de défiance; qui, à  
l'intérieur, éternisent les gros budgets, perpé-  
tuent le déficit, absorbent enfin dans des dépen-  
ses improductives les ressources qu'exige im-  
périeusement la grande œuvre de l'enseigne-  
ment populaire.  
Aussi faut-il vouloir, par-dessus tout : la dé-  
centralisation administrative, la séparation ab-  
solute de l'Etat et de l'Eglise, la réforme des  
institutions judiciaires par un large développe-  
ment du jury, la transformation des armées  
permanentes. Ce sont là les destructions néces-  
saires : en y travaillant, la génération actuelle  
préparera de la manière la plus sûre l'avène-  
ment de l'avenir.  
Electeurs !  
Le mandat du député n'est pas un blanc-  
seing.  
Vous élus vous devez, à toute heure, compte  
de leurs actes : je ne l'oublierai jamais, si vous  
m'honoriez de vos suffrages.

*Henry*

7<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION



Jules Favre  
né à Villeneuve en 1809

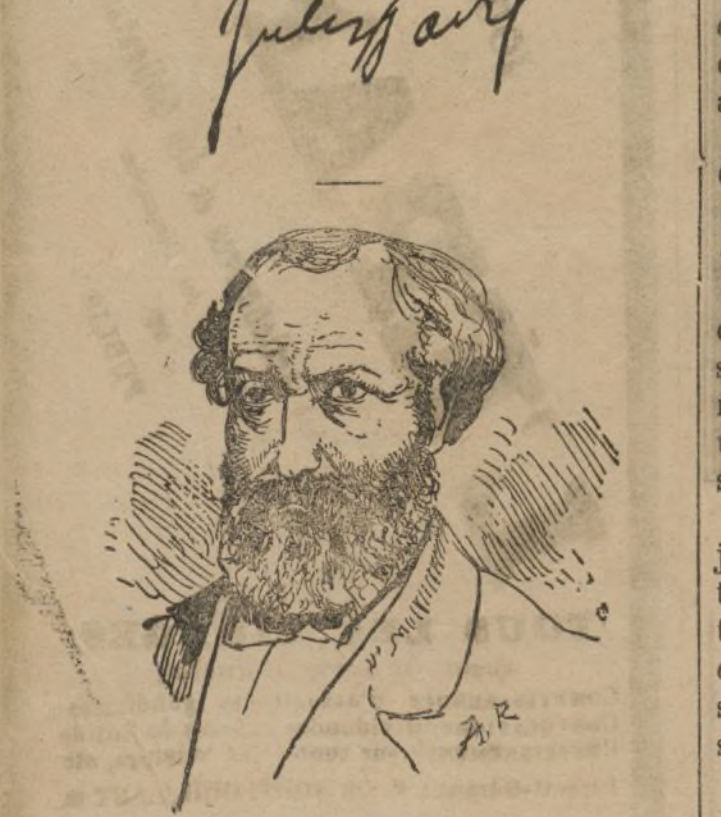
Quelqu'un me disait : « Si l'un tombait  
une révolution sur la tête, vous croyez peut-  
être que c'est l'Empereur qui y perdrait le  
plus ? Détrompez-vous, c'est Jules Favre. »

Mes chers concitoyens,

En me présentant de nouveau à vos suffrages,  
je n'ai besoin ni d'interroger vos sentiments ni  
de vous dire que je suis et ce que je pense.  
Je suis ce que j'étais lorsque, en 1853, vous  
m'avez fait l'honneur de me choisir pour  
représenter le droit violé et revendiquer la li-  
berté ravie.

Je pense ce que je pensais en 1853, lorsque  
vous avez approuvé ma conduite en me con-  
tinuant votre mandat.  
Je vous demande aujourd'hui une troisième  
adhésion aux mêmes principes. Et ce n'est plus  
seulement au nom de la justice que nous les dé-  
fendons ensemble, c'est avec l'autorité de l'ex-  
périence, qui a prouvé que sans eux il ne peut  
y avoir ni ordre, ni moralité, ni bien-être vérita-  
bles.

Vous l'avez deviné, il y a douze ans, c'est  
grâce à votre intelligence, à votre courage que  
nous avons pu le répéter à la France. Elle com-  
mence à le comprendre. De toutes parts s'élèvent  
des citoyens qui veulent enfin que la nation soit  
souveraine en tout et toujours. Applaudissons à  
ce noble spectacle : et vous, citoyens de la pre-  
mière heure, donnez à tous l'exemple de la per-  
sévération, qui n'admet ni faiblesse ni transac-  
tion, et qui, inspirée par une foi politique sin-  
cère, défie infailliblement nous conduire au triom-  
phe définitif de la justice et de la liberté.



Jules Favre  
né à Toulouse en 1810

Il n'y en a guère de plus long ni de plus  
barbu. Enfant du Midi, il était le beau-frère  
de ce Cap de Feuille qui a fait sortir de son  
écriture le duel qui a vu mourir Armand  
Carré. Comme son aïeul, il paraît avoir du  
plomb fondu dans les veines. Très doux, très  
poli, très bienveillant, il n'a pas de grand  
plaisir que d'avoir l'air farouche. Si  
vous voulez le rendre heureux, dites que sa  
parole vous donne la chair de poule.

Dans l'origine, la politique ne lui souriait  
pas. Il s'était jeté, par contre, à corps perdu  
dans les spéculations de la philosophie so-  
ciale. Jeune homme, il a connu Charles  
Fourier, ce génie tout d'une pièce, qui avait  
pris, un jour, le globe terrestre pour le pé-  
risse, et qui, dans ses mains, après Dieu : c'est  
dire dans ses mains, après Dieu : c'est  
dire dans ses mains, après Dieu : c'est  
dire dans ses mains, après Dieu : c'est

En 1843, il était à la *Démocratie Pacifique*,  
en compagnie de Victor Considérant, grand-  
prêtre dont il était l'enfant de chœur. — Ne  
rions pas trop : ce sont d'honnêtes gens. —  
Tous les deux ont eu la folie de se jeter dans  
la ridicule affaire du 13 juin, qui les a en-  
voyés du Palais-Bourbon en exil. En effet,  
il était représentant du peuple, et il n'a pas

su l'être plus de dix jours. — Serait-il plus  
sage aujourd'hui ?

Amis,

Vous avez raison de placer en moi votre con-  
fiance.  
La cause que nous défendons est celle de la  
justice et du droit. J'y suis d'autant plus attaché  
que j'ai plus souffert pour elle.

— Vous aussi vous souffrez. Vous souffrez de  
voir que, dans l'enceinte législative, où des ora-  
teurs autorisés jettent à l'envi le cri d'alarme  
politique, aucune voix ne s'élève pour signaler  
le péril social.

Que dis-je ? Aux attaques inconsidérées qui  
des divers bancs de la Chambre sont dirigées  
contre les socialistes de toutes les nuances, nul  
n'est là pour répondre, pour rappeler les prin-  
cipes d'éternelle justice, faussés et foulés aux  
pieds, pour montrer l'égalité sociale outrageam-  
ment blessée par la féodalité nouvelle, qui, s'ap-  
puyant sur la force et l'agglomération des capi-  
taux, réduit chaque jour à l'état de véritables  
serfs industriels un grand nombre de tra-  
vailleurs.

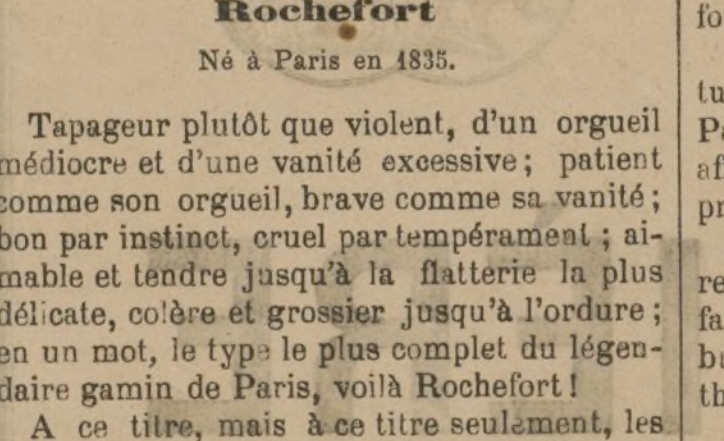
Certes, si le mandat législatif m'était confié,  
je voudrais être cette voix qui protesterait au  
nom de la vérité, au nom des droits de l'homme,  
au nom de la dignité humaine, et qui demandé-  
rait aux contempteurs de l'idée socialiste s'ils sa-  
vent bien à quelles extrémités pénibles et hon-  
teuses nous conduit cette phase sociale où le ta-  
lent, l'activité, le génie, ne peuvent plus être  
que les humbles instruments de l'argent.

Mais ne craignez-vous pas de noyer à ma can-  
didature en lui donnant une couleur trop exclu-  
sive ? Ne craignez-vous pas d'éloigner de nous  
beaucoup de petits patrons, de petits commer-  
çants, de petits industriels, qui, bien que voyant  
tomber chaque jour un des leurs, ne compren-  
nent pas encore clairement que leur intérêt est  
ici le même que celui des salariés, et que la fé-  
odalité financière, en se concentrant, va leur ren-  
dre impossible toute concurrence industrielle et  
commerciale, et les supprimer l'un après l'autre ?

Ne craignez-vous pas d'égarer quelques bons  
esprits qui, voyant à l'œuvre le socialisme gou-  
vernemental, peuvent se demander si, nous  
aussi, nous ne serons pas tentés de réaliser nos  
idées par la violence ou à coups de décrets ?

Disons-leur donc à tous, qu'en même temps  
que nous étudions les problèmes sociaux, nous  
sommes des hommes politiques, que nous avons  
à accomplir une œuvre politique ; que cette  
œuvre, c'est la reprise de nos libertés ; que  
même pour nous mutualiser, nous associer, nous  
organiser, il faut d'abord que nous soyons li-  
bres ; que, nulle institution, soit politique, soit  
sociale, n'est durable et féconde que si elle est  
fondée dans la liberté et consacrée par elle, et  
qu'en conséquence, comme eux et avec eux, ce  
que nous voulons, ce que nous poursuivons  
avant tout, c'est la conséquence de la liberté.

Rallions-nous dans la liberté ; la liberté nous  
donnera la victoire !



Jules Vallès  
né à Paris en 1835

Tapageur plutôt que violent, d'un orgueil  
médiocre et d'une vanité exagérée ; patient  
comme son orgueil, brave comme sa vanité ;  
bon par instinct, cruel par tempérament ; al-  
maïable et tendre jusqu'à la flatterie la plus  
délicate, colère et grossier jusqu'à l'ordure ;  
en un mot, le type le plus complet du légendaire  
gamin de Paris, voilà Rochefort !

A ce titre, mais à ce titre seulement, les  
electeurs de la septième circonscription se  
doivent peut-être à eux-mêmes de l'envoyer  
au Corps législatif.

« Son talent, » aurait dit ce pauvre Victor  
Considérant, « la résultante la plus exacte  
de la civilisation parisienne : un peu de  
« boue et un peu d'or. »

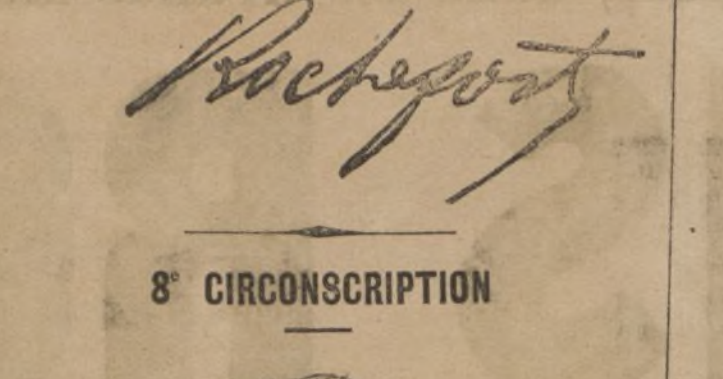
Physique : Ne vous fiez pas au portrait ci-  
dessus. Quel qu'il soit au sortir du tirage, il  
sera encore flatté. Rochefort est très laid,  
mais d'une laideur à laquelle Paris a donné  
un nom tout comme à la beauté de ses grâ-  
cettes.

Talent : Sans le nier d'une façon absolue,  
je crois qu'il consiste principalement en un  
tour de phrase des plus heureux, quoique  
toujours le même. C'est un je ne sais quoi  
qui flotte entre la gouaillerie et la raillerie,  
sans jamais tomber tout à fait dans l'un et  
sans s'élever franchement jusqu'à l'autre.

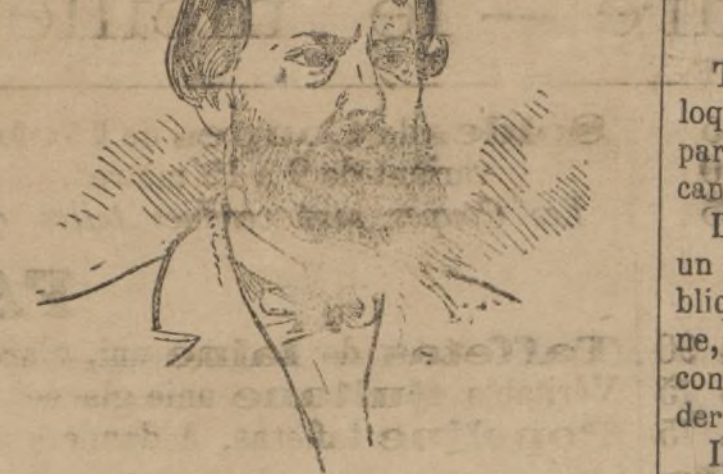
Citoyens,  
Si je me présente à vos suffrages, c'est qu'a  
mon avis la France a besoin d'hommes nou-  
veaux qui exigent ce qu'on ose nous refuser.  
Je n'ai pour me recommander à votre choix  
que mon inébranlable résolution de combattre.  
C'est d'entre vous qui ont suivi dès son début  
l'agitation qui se manifeste aujourd'hui, savent  
que je n'ai pas reculé lorsque, l'année dernière,  
à pareille époque, j'ai fondé la *Lanterne*. La le-  
tre du 19 janvier nous avait annoncé la liberté  
de la presse. Je l'ai attendue naïvement ; elle  
n'est pas venue, alors j'ai pris.

Si j'ai suivi à l'étranger, c'est uniquement  
pour continuer mon œuvre. Mais ce que j'ai écrit  
à Paris au milieu des persécutions et des haines,  
je le dirai à la tribune législative sans ménage-  
ment et sans faiblesse, ayant en plus l'autorité  
que me donnera un mandat émanant du peuple  
de Paris.

Chose bien simple, et que cependant personne  
n'a encore pu obtenir, je demande que, pour ar-  
river à vivre, l'ouvrier et surtout l'ouvrière ne  
soient pas dans l'obligation de se tuer.  
9 mai 1899.



Jules Vallès  
8<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION



Jules Vallès  
né à Paris en 1832

Trente-sept ans — il ne les a vus pas, vous  
savez ! — la solidité d'un charbonnier, la car-  
rière d'un docteur.

Bon comme le pain de seigle frais, ami cor-  
dial, affectant le mépris de la réputation, le  
dédain de son métier, mais ravi au fond de sa  
notoriété, brusque, capricieux, le matin  
éclatant de gaieté insensée, le soir bon à pren-  
dre avec des pinces ; enfin, un singulier  
pistolier.

Un lui apprend le latin et le grec avec des  
giffes et des coups de pied au derrière.

Venu à Paris à dix-huit ans, il entra com-  
me pion dans une institution. Dès son en-  
trée en fonctions, il adresse cette allocution  
aux enfants :

« Messieurs,  
« Ce que je suis chargé de vous enseigner  
« est absolument inutile dans la vie. Epi-  
« cier, notaire, banquier ou charpentier, vous  
« ne dialoguerez certainement avec vos  
« clients ni dans la langue d'Homère, ni  
« dans celle de Cicéron.  
« Par conséquent, moins vous en appren-  
« drez, mieux vous vivrez. »

Naturellement, on le mit à la porte.  
Il courut les répétitions. Un de ses élèves,  
pour son baccalauréat, préparait Pindare !...  
Pindare !...

Le jeune homme se désolait. Vallès s'em-  
pressa de lui révéler qu'il existait 34 traduc-  
tions de Pindare ; que pas une ne se ressem-  
blait, que personne n'y voyait goutte, et que  
sa traduction, à lui élève, serait, n'importe  
comment, la fin, aussi exacte que celle de  
M. n'importe qui de l'Institut.

Avec ce système d'enseignement, les le-  
çons disparaissent vite.

Il se fait, comme il n'est pas lâche, porte-  
faix, aide-maçon ; il écrit des dictionnaires,  
des prospectus, des livres d'histoire et de  
géographie. Un beau jour, il entre aux bu-  
reaux du *Figaro*. On sait le reste.

Par exemple, je me demande ce qu'il veut  
aller faire à la Chambre, celui-là.

Avocat des Pauvres ? Il existe, sous ce titre,  
une pièce de M. Meurice, j'espère bien qu'il  
n'a pas l'intention de la remonter là-bas.

Candidat du travail ? O saint Lézard !  
Député de la misère ? Je ne dis pas non. Il  
la connaît à fond. Ses dents ont plus d'une  
fois, je le sais, maché à vide.

Mais l'heure n'est pas encore venue de la  
tuer, la misère ! Rien que des heures au  
Palais-Bourbon. Qu'il attende donc que les  
affamés aient droit d'entrée ; ceux-là le com-  
prendront, car il parle leur langue.

Et maintenant, s'il veut m'en croire, qu'il  
retourne au feuilleton, à ses journaux, qu'il  
fait croquer et ranter chaque semaine ; qu'il  
brasse du roman, qu'il enfonce les portes des  
théâtres.

... (En admettant qu'il se rencontre des  
rédacteurs en chef, des imprimeurs et des  
directeurs que son nom n'effarouche point.)  
Qu'il continue à casser les vitres et les  
lanternes à gaz avec des poignées de violettes,  
le romantique incorrigible.  
Plus tard on verra.

J'ai beau le plaisanter, c'est un mâle, ce  
bonhomme-là !

Citoyens,

Quelques uns d'entre vous sont venus me di-  
re : « Dans notre circonscription, la démocratie  
socialiste n'a pas de candidat. »  
« Voulez-vous la représenter ? »  
Le lendemain, j'étais au milieu de vous, tout  
fier de cet appel que m'adressaient des travail-  
leurs.

J'ai tout fait pour les pauvres ; je de-  
viens le candidat du travail ; je serai le député  
de la misère.

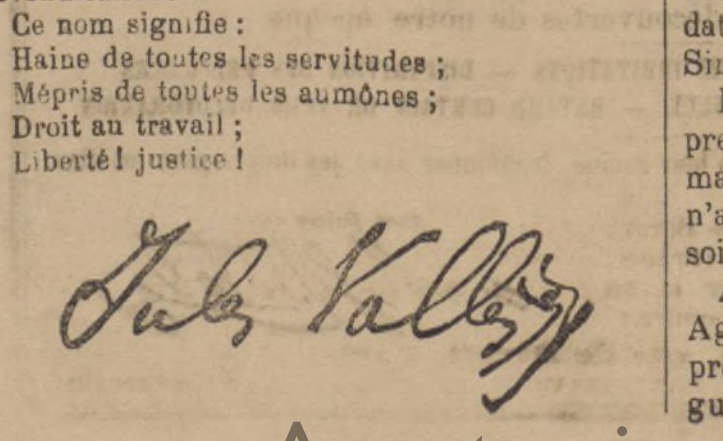
Le misère !  
Tout ce qui y aura un soldat, un bouffon, un  
prêtre, un gabelou, un rat-de-cave, un sergent  
de ville, cru sur serment, un fonctionnaire ir-  
responsable, un magistrat immovible ; tant qu'il  
y aura cela à nourrir et à payer, Peuple, le se-  
ras misérable !

Entrez en scène !  
Toute l'éducation sera vendue comme elle  
l'est aujourd'hui ; tant qu'elle sera un titre de  
noblesse et un passe-port de parasitisme pour un  
petit nombre d'écrivains de salon, bavards du  
barreau, pédants de l'Université. — Peuple, tu  
seras esclave.

Venez tu, peuple, que la misère meure et que  
la liberté ressuscite !  
Pour enterrer celle-là et ressusciter celle-ci,  
essaçons tout, même d'aller au scrutin avec la  
chance d'une défaite.

Comptons nous !  
Electeurs de la 8<sup>e</sup> circonscription !

Voulez-vous grouper autour de mon nom vos  
souffrances de vaincus, vos espoirs légitimes de  
revendication ?  
Ce sont signifié :  
Haine de toutes les servitudes ;  
Mépris de toutes les aumônes ;  
Droit au travail ;  
Liberté ! justice !



Jules Vallès



Lachaud (Charles-Alexandre)

Né le 23 février 1818, à Treignac (Corrèze).

Toute une vie de travail, de probité, d'é-  
loquence et de gloire, légèrement obscurcie  
par deux mois qui sonnent mal en 1860 :  
candidat agréé.

Dans sa vie privée, Lachaud est cependant  
un caractère, comme il est, dans sa vie pu-  
blique, un talent de premier ordre. Person-  
ne, au barreau de Paris, n'a plus vite que lui  
conquis la célébrité, et nul n'a mieux su gar-  
der le premier rang, après l'avoir atteint.

Il est de relations charmantes et sûres. On  
peut le connaître sans l'aimer. Lorsqu'il  
fit partie des invités de Compiègne, je ga-  
gerais que c'est lui qui a séduit la cour, plus  
que la cour ne l'a séduit. En politique, il  
est trop intelligent pour ne pas être libéral  
au fond ; mais, le Palais lui a-t-il jusqu'ici  
laissé beaucoup le temps de songer à la poli-  
tique ? Ce sont les circonstances qui l'ont  
improvisé candidat. Entre nous, je le crois  
d'un certain scepticisme en matière de gou-  
vernement.

Sa figure bien connue respire la bonté et  
la finesse ; il n'est pas jusqu'au trouble du  
regard qui ne soit un charme chez lui. Cau-  
seur très fin, il est de plus un écouteur sym-  
pathique. De la part d'un homme qui parle  
aussi bien, l'attention double de prix ; avec  
cela, il n'a jamais l'air de s'écouter lui-même !

Son intérieur est très simple ; ses mœurs  
patriarcales ; il ne répugne pas au monde,  
mais le monde ne l'attire pas. Le travail et  
la famille ont rempli sa vie ; il devrait être  
longtemps être arrivé à la fortune ; elle a  
frappé à sa porte plus tard que la renommée,  
d'abord parce qu'il est désintéressé, et aussi  
en raison des sacrifices héroïques qu'il s'im-  
posa naguère pour désintéresser les créan-  
ciers de son beau-père.

Toute la question en ce qui le concerne est  
celle-ci : Aura-t-il autant d'electeurs qu'il a  
d'admirateurs et d'amis ?

Messieurs,

Je sollicite vos suffrages.  
La candidature m'a été spontanément offerte  
par plus de 800 électeurs de votre circonscription,  
et je l'ai acceptée.

Je suis indépendant, par profession autant que  
par caractère.

N'ayant pas de passé politique, je vous dois  
l'exposé de mes opinions :

Je repousse avec énergie la Révolution.  
J'affirme hautement la Liberté.

Je demande son développement le plus com-  
plet : liberté de la presse, liberté de réunion,  
liberté d'association. — Un Gouvernement fort  
n'a rien à craindre d'elle.

La France, libre et prospère, imposera la paix,  
et la réduction de l'armée sera facile.

Je veux le contrôle le plus scrupuleux des fi-  
nances.

J'ai prouvé mon attachement aux classes la-  
borieuses ; elles savent que je suis tout entier à  
leurs intérêts.

Je désire que l'instruction, d'une nécessité si  
impérieuse, soit mise à la portée de tous.

Mon programme politique, mes chers con-  
citoyens, se résume donc en peu de mots.

Consolidez le pouvoir en lui demandant :  
l'extension des libertés ;  
l'ordre et l'économie ;  
l'amélioration du sort des classes ouvrières.

Ceux d'entre vous qui désirent un représen-  
tant dévoué aux intérêts populaires, sans com-  
plaisance, mais aussi sans hostilité pour le gou-  
vernement, le trouveront en moi.

Je me crois digne d'être leur député, et je  
promets d'être fidèle aux engagements que je  
prends.



Jules Simon

OU L'ART DE JOUER DE LA REDINGOTE ET DE S'EN  
FAIRE 12 500 LIVRES DE TRAITEMENT.

Car le moyen, le levier, le cri du M. Si-  
mon — la mère en permettra la lecture à sa  
fille — se sert avec le plus de succès pour  
enlever son élection, c'est une simple redin-  
gote. Mais elle date, cette redingote, non  
moins légendaire que l'autre, la Grise, elle  
date de 1848, rien que cela !

Elle a été verte — vert-maternel ; — de-  
puis, elle a presque tourné au bismark.

Et ces demi-teintes extraordinaires lui ont  
donné, comme le blanc, le rouge et le kohl  
aux anciennes jolies femmes, des airs pen-  
chés, riteux qui seyant à merveille au candi-  
dat de 4<sup>e</sup> quartiers lamentables, clients de M.  
Simon.

Elle est repée, luisante au coude, mais pro-  
pre : c'est la redingote d'un besogneux  
malgré lui. Je ne jurerai même pas qu'elle  
n'ait été discrètement reprise pour les be-  
soins de la cause.

Aussi faut-il voir avec quelle fierté M.  
Agriculteur Perdiguer — un oublié, celui-là —  
promène son pupille dans la rue Sainte-Mar-  
guerite et les avoisinantes. « Hein ! quelle

simplicité ! » a-t-il l'air de dire. *Sancta simpli-  
citas !* Et les braves ébénistes du faubourg  
Antoine, Belges cinq ans et demi, français  
pour la circonstance, de répondre entre eux :  
« Pas fier tout de même, notre député. »

Pourtant, cette fois, M. Simon est som-  
bre ; ce n'est pas, cependant, que le succès  
lui ait fait défaut. Non. Dans toutes les réu-  
nions, il a été acclamé ; ce n'est pas que son  
élection cloche. Non. Qu'à donc Ali-Pacha ?

Voilà ce qui l'ennuie ; il prend du ventre.  
Aux élections prochaines, il est exposé à pas-  
ser pour un *satisfait*, et puis, en 1875, la re-  
dingote qui fait en ce moment un rude mé-  
tier, bien qu'on ait soin, le scrutin fermé, de  
la replier religieusement à l'abri de la pous-  
sière et des vers, sera-t-elle encore met-  
table ?

Question grave ! Car sinon, comment la  
remplacer ? Elle est unique !

Quel est le principe de notre société ?  
La souveraineté nationale, exprimée par le  
suffrage universel.

Quelle est la condition nécessaire du suffrage  
universel ?  
L'indépendance. Si les électeurs nomment avec  
indépendance des députés indépendants, le suf-  
frage universel est une vérité. — le peuple est  
souverain.

Elle veut la paix de toute l'énergie de sa vo-  
lonté.

Elle veut le progrès de la civilisation par le  
développement de l'instruction.

Pour empêcher toute contradiction entre ce  
qu'elle veut et ce qu'elle fait, qu'elle envoie à  
la Chambre des hommes qui, n'ayant été ni pa-  
tronnés ni favorisés comme candidats, ne con-  
sentent, comme députés, qu'à leur pays et à leur  
devoir.

L'abolition des octrois, l'impôt frappé sur le  
pauvre et sur le travail.

L'ajournement de toutes les dépenses de luxe  
à l'époque où nos budgets se solderont par des  
excédents ;

La suppression des armées permanentes ;  
La séparation des Eglises et de l'Etat ;

La liberté absolue de penser, d'écrire, de par-  
ler, de s'associer ;

Tous les délits commis par la voie de la presse  
ou dans les réunions publiques, et, en général,  
tous les délits politiques, déferés exclusivement  
au jury ;

Une magistrature entièrement indépendante  
du pouvoir exécutif ;

Les communes affranchies, pour la direction  
de leurs affaires, de la tutelle du gouvernement ;

Le droit d'être leurs maires rendu à toutes les  
communes de France ;

Le droit d'être leurs conseillers municipaux  
rendu à Paris et à Lyon ;

L'égalité des femmes et des hommes devant  
l'instruction ;

L'instruction gratuite et obligatoire ;

Je n'ai qu'une ambition, c'est de pouvoir dire  
qu'après avoir travaillé, comme vous et avec  
vous, à la conquête de la liberté, j'ai contribué  
à la rendre impérissable en donnant à l'instruc-  
tion populaire un nouvel et énergique essor.

9<sup>e</sup> CIRCONSCRIPTION



Eugène Pelletan

Né à Royan en 1813.

Figure, langage, gestes, idées, style, cos-  
tume, tout en lui accuse le mystique. En ef-  
fet, il sort d'une souche sacerdotale. Il est  
de ceux qui chantent l'épique sociale et qui ne  
chantent pas autre chose. En commençant,  
il n'était qu'un poète, qui courait, à travers  
la presse, après les fleurs de la petite critique  
et les papillons bleus de la fantaisie. Croirez-  
vous, à l'entendre faire le tribun, qu'il a  
donné de la prose à la *Sylphide*, journal de  
modes que dirigeait H. de Villemessant ?

Avec le temps, sa tête a mûri. Il a abordé  
les sommets sur lesquels planait M. Sainte-  
Beuve. Mais il le faisait en tombant un peu  
et même beaucoup sur les hommes de la dé-  
mocratie, ses frères de l'avenir. Aujourd'hui  
il dit : *Rappel* à ce passé. Tout mauvais feuil-  
leton est misérable. Et d'ailleurs, le 24 février  
1848, au matin, il se jeta dans les bras de  
Louis Blanc à l'hôtel de ville, pour deman-  
der l'amnistie et une sorte de baptême répu-  
blicain.

Pendant deux ou trois ans, il a oscillé de  
Lamartine, qui était alors grand-Lama, à  
M. Arthur de la Guéronnière, qui s'était fait  
son frère Simonais. A dater du 2 décembre,  
il a été constant, très fier, mais un peu pom-  
péien dans l'expression de ses haines. Il a  
toute la poitrine, mais non — quoi qu'on en  
dise — toute la passion d'un tribun. — P.-J.  
Proudhon l'accusait de n'être qu'un enflure  
de phrases, et il a accusé P.-J. Proudhon de  
n'être qu'un enflure de portes ouvertes.

M. Brisson

M. Brisson, ou plutôt le citoyen Brisson,  
pose décidément dans la neuvième circonscrip-  
tion sa candidature démocrate-socialiste.  
C'est un vétéran du parti que le citoyen Bri-  
son ; peu connu sous la République, bien qu'il  
ait pris aux événements de ce temps une part  
active, il fut, en 1854, impliqué dans l'affaire  
dite de la Marianne, et condamné à quel-  
ques années de réclusion.

Depuis, il s'était tenu coi, ne trouvant  
point les temps propices au socialisme ; mais  
tout à coup, aux réunions publiques, il s'est  
posé sur le premier plan. Cette tête maigre,  
barbue, osseuse — avec un faux air de Glais-  
Bizoin — recèle, sinon un orateur véritable,  
du moins un tribun énergique, et qui a su  
prendre sur la foule une influence et une  
autorité aujourd'hui indiscutées.

Homme de bois et marchand de lettres, ou  
si l'on préfère, homme de lettres et marchan-  
de bois, a éprouvé le besoin de trouble M.  
Pelletan et le vétérinaire M. Bouley.

M. Casimir Henry est d'un âge mûr,  
plus mûr que sa candidature. Sa biographie  
consiste à n'être pas connu du tout, et il ne  
se connaît même point lui-même.

Il paraît cependant, d'après sa profession  
de foi, qu'il est plus fort vétérinaire que M.  
Bouley, plus fort orateur, historien, philo-  
sophe, etc., que M. Pelletan, et que s'il avait  
encore quelque autre compétence de n'im-  
porte quel métier, il serait encore plus fort  
que lui. Il fait certainement partie des can-  
didats qui ont une *faute*. Il y en a quelques-  
uns, comme on le sait.

Citoyens,

Voici, en peu de mots, ce que je veux et ce  
que je défendrai avec toute l'énergie dont je suis  
capable :

La souveraineté nationale sans restriction ;  
La liberté avec toutes ses conséquences ;



# AFFAIRES EXCEPTIONNELLES

Mises en Vente à partir de LUNDI 17 MAI, dans les Grands Magasins de Nouveautés

67 ET 69

RUE DU FAUB.-SAINT-MARTIN

# AU TAPIS ROUGE

67 ET 69

RUE DU FAUB.-SAINT-MARTIN

Maison connue aujourd'hui pour vendre — le meilleur marché — de tout Paris

**Soldes de Coupes de Robes**  
variant de 12 à 19 mètres.  
Les Coupes sont vendues telles que.

**Foulards** Pompadour et à rayures, belle qté pour costumes. 1 f. 85  
**Foulards** petits semés et unis, largeur 70 c., pour costumes. 2 70  
**Levantine**, tissu croisé pour costumes. 2 65

**Soldes de Coupes de Robes**  
variant de 9 à 15 mètres.  
Les Coupes sont vendues telles que.

**Sultane de Chambéry**, unie, saumon, gris, etc. . . . . f. 30  
**Taffetas** — à damiers blancs et couleurs. . . . . 45  
**Fantaisies** diverses ayant valu jusqu'à 3 fr. . . . . 65

## SOIERIES NOUVELLES

**Foulards** nouveaux à damiers p. costum. 2 75  
**Taffetas** d'Italie grisailles, 1<sup>re</sup> qualité. 3 40  
**Poult de soie**, rayures de couleur. 3 90  
**Poult de soie** uni **Marie-Louise**. . . 4 90  
**Poult de soie** uni **Marie-Louise**, g. lar. 5 75  
**Levantine** **Marie-Louise** unie, larg. 70 4 75  
**Une affaire splendide de joli taffetas à rayures** de coul. fraîches et nouv. 4 50

## FANTASIES NOUVELLES

**Taffetas** de laine uni, glacé, le mètre. . . 35  
**Véritable Sultane** unie glacée, art. de 3 fr. . 85  
**Popeline** taffetas, à damiers noir et blanc. . 95  
**Hors ligne**: 3 mille pièces **épingline unie**, nuances claires, étoffe d'une val. de 3 francs. 95 c.

Salons spéciaux pour la vente des

## COSTUMES

**BLUET**, costume du matin, en percale à fleurettes ou rayure, jupe longue et paletot. . . . . tout fait 4 30  
**CANDIDE**, costume de jardin, en mohair, jupe longue et paletot garni de petits volants. . . . . tout fait 7 75  
**NINON**, costume de ville, en taffetas de laine, jupe ronde et casaque, garniture très élégante. . . . . tout fait 13 »  
**COQUET**, costume pour la plage, en alpaga anglais, couleurs nouvelles, double jupe et casaque garnies de bouillonnés. . . . . tout fait 19 »  
**POMPADOUR**, costume de jour en foulard de Birmingham nuances claires, casaque puffed, haute nouveauté. . . . . tout fait 39 »  
**ROYAL-ALTESSE**, costume Longchamps en foulard de l'Inde, jupe et vêtement garnis de volants et crevés. . . . . tout fait 73 »

### LE METTERNICH

JOLIE CONFECTION en dentelle du Portugal

7 fr. 50

### JEANNE - D'ARC

VÊTEMENT NOUVEAU en dentelle du Portugal

7 fr. 50

### ROYAL-STUART

JOLIE CONFECTION en dentelle de Lyon

21 fr.

### PRINCESSE SOUWAROFF

RICHE CONFECTION en dentelle de Lyon

21 fr.

### LINGERIE

**Corsages** en toile écarlée, garnis d'un plissé. 4 75  
**Corsages** mouss. garnis de broderies et valenci. 5 90  
**Parures** mouss. garn. d'entre-deux et valenci. 3 90  
**Parures à châle** garn. de dentelles tr. rich. 8 90  
**Jupons** perc. blanc. garn. d'un gr. vol. tuyauté 3 75

### RIDEAUX BLANCS

**Grands rideaux** brodés sur mouss. suisse. 6 75  
hauteur 3 mètres, largeur 6 1/4 le rideau. . .  
**Petits rideaux** brodés, hauteur 2 mètres. 1 95  
**Grands Stores** guipure, h. 3 m. larg. 1 60. 3 75  
**Mousseline** brodée sur fond suisse, l. 75. 7 65

### RIDEAUX FAITS

**Rideaux** perse, gr. volant, h. 2 m. 75, la paire 19 »  
**Rideaux** cret. forte à volants, h. 2 75 la paire 29 »  
**Rideaux** Tombouctou, double face, la paire 25 »  
**Rideaux** reps uni, avec embrasses, la paire 35 »  
**Rideaux** reps un. gar. d. riche bande tap. l. p. 45 »

### CHAUSSURES (30 0/0 d'économie)

**Souliers** Victoria en prunelle, la paire. 75  
**Souliers** Jeanne-d'Arc p. bains de mer 1 80  
**Pantoufles** maroquin rouge, vert, marron, etc. 1 95  
**Brodequins** vernis, toutes nuances, p. enfants 95  
**Demi-bottes** lastingue, cousues, à talons. 6 75

### MÉTAL

**Couverts** métal blanc argenté, le couvert. 1 60  
**Couteaux** de table, manche ébène, la douz. 4 75  
**Couteaux** dessert, manche nacre, virole argent, d'une valeur de 72 fr., la douzaine. 36 »  
**Service à thé** argenté et guilloché, les quatre pièces, d'une valeur de 60 fr. 30 »

### Choix immense de STORES à L'ITALIENNE (80 0/0 d'économie).

**Stores** verts tout montés, larg. 1 mèt., haut. 1 75. . . 7 50 les mêmes, larg. 1 mèt., haut. 2 mèt. . . 8 50  
**Stores** verts — — — 1 10, — 2 10. . . 9 75 — — — 1 20, — 2 20. . . 11 »  
**Stores à sujets** très variés, ce qui existe de plus beau en ce genre, à . . . 15, 19 et 21 »  
**200 pièces** **Tapis coco** pour la campagne (article très solide), larg. 90 c. . . le mètre 1 45  
**150 pièces** **Tapis Pompadour** pour appartements de campagne, larg. 80 c. . le mètre 1 50  
**2,000 pièces** **magnifiques Cretonnes** enluminées, style Louis XVI, grec, renaissance. . le mètre 70

### CHAPEAUX de campagne.

**20,000 Chapeaux Panama** (prix fab.) 1 45  
**Magn. Chapeaux** fine paille d'Italie, garnis. 5 90  
**Chapeaux de jardin** larg. bords, p. dames. 95  
**Chapeaux** couil blanc, tout garnis. 1 95  
**Chapeaux-parasols** pour la pêche, les voyages et la camp. Le parasol s'enlève à vol. 4 40

Une affaire de magnifique **Ruban taffetas** cuit pour ceintures longues, n° 80, toutes nuances. 2 fr. 95  
**2,000 Robes** mousselines organdi à pois de toutes nuances, haute nouveauté, avec la grav. 7 75

**10,000 grands Parasols Bains de mer**, doublés couleur, grandeur vendue partout 4 fr. 50 2 45  
**1,500 Costumes** fine percale à damiers nouveaux et fleurettes. Pompadour, avec gravure. 6 75

Nous rappelons aux Dames le COMPTOIR DE PARFUMERIE du TAPIS ROUGE, qui est, sans contredit, le plus important et le meilleur marché de tout Paris. Aussi, grand succès!!!

SIXIÈME ANNÉE

4 FRANCS PAR AN 4

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Publiant les listes officielles de tous les tirages d'Actions et d'Obligations françaises et étrangères, ainsi que tous les renseignements financiers utiles aux capitalistes.

Directeur et Rédacteur en chef J. PARADIS

Bureaux à Paris, rue Richelieu, 40  
Succursale à Lyon, 5, rue de l'Impératrice

4 FRANCS PAR AN 4

SIXIÈME ANNÉE

### EXPOSITION PUBLIQUE

ET MISE EN VENTE

A partir de ce jour

## VÊTEMENTS

DE PRINTEMPS

DE LA

Maison COUTARD

au milieu de la

RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, 21

SEULE MÉDAILLE D'HONNEUR (1855)

2, rue du PONT-NEUF, 2  
SEULE ENTRÉE au coin du QUAI

MAISON DE LA

# BELLE JARDINIÈRE

Habillements Confectionnés et sur Mesure pour Hommes et pour Enfants

Vêtements pour la Chasse, — Ganterie, Chapellerie, Cordonnerie, Bonneterie, & . — Vêtements pour Livrées tout Confectionnés

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Seules succursales : Lyon, Marseille, Nantes, Angers

Le meilleur des Savons de Toilette

## SAVON AU SUC DE LAITUE

L.-T. PIVER

PARFUMERIE DE S. M. L'EMPEREUR

Le véritable inventeur du Savon au suc de laitue a placé sa découverte sous la protection des lois pour s'en garantir la propriété exclusive. (17 décembre 1942.)

Les imitations frauduleuses n'ont commencé que trois ans après.

DÉCRET IMPÉRIAL DU 24 JUIN 1907

L.-T. PIVER

PARIS, boulevard de Strasbourg, 40  
DÉPÔT DANS TOUTES LES VILLES

POUR SUPÉRIORITÉ ANCIENNE ET SOUTENUE dans la fabrication.

PARIS, boulevard de Strasbourg, 40  
DÉPÔT DANS TOUTES LES VILLES

MAISON BOTOT

Fournisseur de LL. MM. l'Empereur des Français, le Roi et la Reine des Belges

## LE SUBLIME

Stimulant vigoureux et des plus sains, approprié au cuir chevelu  
Une des plus utiles découvertes de notre époque

POUSSER DES CHEVEUX — APAISEMENT DES IRRITATIONS — DISPARITION DES PELICULES  
ARRÊT IMMÉDIAT DE LA CHUTE DES CHEVEUX — RETARD CERTAIN DE LEUR DÉCOLORATION

Imbibez de ce produit PUR les cheveux à leur racine, frictionner avec les doigts pour en bien nourrir l'épiderme.

Exiger sur chacun des produits de la MAISON BOTOT :  
Eau dentifrice. Poudre dentifrice.  
Vinaigre de toilette supérieur et le Sublime, l'inscription et la signature ci-contre :

ENTRÉE : 91, rue de Rivoli, Paris.  
DÉPÔT : 22, BOULEVARD DES ITALIENS. — DANS TOUTES LES VILLES. — DÉTAIL : BOUTIQUE COMMERCIALE

ALEXANDRINE

Rue Auber, 4, Paris

ON ESSAIE TOUS LES GANTS

English spoken.

GROS DETAIL

GRANDE SPÉCIALITÉ DE

## CORSETS & JUPONS

L.-N. SIMON, breveté S. G. D. G.

181 et 183, rue Saint-Honoré, Paris

Corsets de flanelle hygiéniques, Jupons haute nouveauté et à ressorts, Jupons de soirée et Tournures.  
— Maison connue pour la supériorité, l'élégance et le bon marché de ses articles.

Nouveaux arrivages

1 fr. 50 à 12 fr. la bouteille

## VINS

RHIN, MOSELLE, etc.

SECS ET MOUSSEUX

Propriétaires, 7, rue Scribe, 7

CÉLÈBRES VINS DU DUC DE NASSAU

12 h. de PARIS

12 h. de BORDEAUX

BAINS DE MER, STATION D'HIVER

GRAND HOTEL, CASINO

VILLAS MEUBLÉES DANS LA FORÊT DE PINS

Pour tous renseignements, s'adresser ou écrire

AU GRAND HOTEL

Avis aux Dames

RUE MONTMARTRE, 129

LA MAGICIENNE

La plus grande spécialité pour Dames  
Confections, Robes et Costumes.

1,200 Paletots cachemire, 7 fr.  
garnis satin, à . . . . . 7 fr.  
1,000 Vêtements cachemire, 9 fr.  
sans manches, p. demoiselle, 2 fr.  
1,800 Manteaux cachemire, 29 fr.  
garnis satin et effilés, à . . . . . 29 fr.  
1,300 Basquines Louis XV, 25 fr.  
soie garnies satin, à . . . . . 25 fr.  
1,400 Lavallières gros grain, 35 fr.  
sans manches, jeune, teoquart 30 fr.  
2,000 Modèles soie, hte nouv., à 75 fr.  
Louis XV, Lamballe, etc., à . . . . . 75 fr.  
3,000 Robes moiré anglaises, 8 fr.  
à 4 fr. 50 de volants, à . . . . . 8 fr.  
2,000 Robes toile d'Ecosse, 15 fr.  
jupe et 22 lignes garnies, à 15 fr.  
1,000 Robes alpaga noir, à 19 fr.  
double jupe, à . . . . . 19 fr.  
1,500 Robes taffetas uni, 70 fr.  
jupe, double jupe, à . . . . . 70 fr.  
3,000 Modèles nouveaux, les 30 fr.  
plus beaux de la saison, à 58 fr.  
1,200 Imperméables anglais, 9 fr.  
toutes formes, à . . . . . 9 fr.  
Basquines 8 ans, 10 ans, 12 ans, 14 ans  
soie fillettes 18 fr. 20 fr. 22 fr. 24 fr.

RUE MONTMARTRE, 129

LA MAGICIENNE

2<sup>e</sup>. 40 PAR AN 32 N<sup>os</sup>

PARIS, 1, place de la Source, 1.  
LYON, 24, rue de l'Impératrice, 22.

PLUS COMPLET JOURNAUX FINANCIERS

# L'ÉPARGNE

TOUS LES TIRAGES

avant les autres journaux;  
COMPTES-RENDUS d'Assemblées générales  
CONVOICATIONS, Dividendes, appels de fonds  
RENSEIGNEMENTS sur toutes les valeurs, etc.  
Direct-Gérant : F. DE FONTBOUILLE, ANT. 6

32 N<sup>os</sup> PAR AN 2<sup>e</sup>. 40

Récompense unique. — Exposition du Havre 1888

## EAU DES FÉES

ADMISE A L'EXPOSITION DE 1889  
Préparée selon la formule

DU DOCTEUR MOREL

L'Eau des Fées a résolu d'une manière définitive le problème de la teinture progressive pour les cheveux et la barbe. On peut dire, avec vérité, qu'elle est la dernière expression de la science appliquée à l'art du chimiste. Elle n'a rien de commun avec ces préparations malheureuses, dangereuses même, offertes journellement au public. Son emploi est des plus faciles; avec l'Eau des Fées, on peut teindre soi-même ses cheveux et sa barbe en toutes nuances.

M<sup>me</sup> SARAH FÉLIX  
est faite la propagatrice de cette Eau vraiment merveilleuse.

Entrepôt général:  
43, RUE RICHER, 43